Document généré le 19 avr. 2024 21:55

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Ontario — U.S.A.
Province des hommes

Mariel O'Neill-Karch

Numéro 57, mai 1990

Ontario, U.S.A.

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42681ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

O'Neill-Karch, M. (1990). Ontario — U.S.A. Province des hommes. *Liaison*, (57), 26–27.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ontario:, U.S.A.

Province des hommes

« L'Amérique, Tabernac! »
Le Chien

par Mariel O'Neill-Karch

Dans un texte retentissant sur le Québec et l'américanité, Jacques Languirand affirme, exemples à l'appui, que l'« aventure américaine a été une affaire d'hommes » et que si l'homme s'est transformé au cours des siècles en agriculteur, puis en citadin, il n'est, de fait, qu'un « chasseur frustré ». Et il ajoute : « on voit l'intérêt que pouvait présenter l'aventure américaine pour les hommes; redevenir chasseur (et, par analogie, coureur des bois, chercheur d'or, guerrier, cow-boy) et permettre à l'instinct grégaire du mâle de s'exprimer » (**Klondyke**).

L'on comprend dès lors facilement comment la littérature écrite par des hommes, ou mettant en scène des personnages masculins, privilégie les déplacements, et que l'espace quasi-mythique des États-Unis, où l'on glorifie le chasseur dans toutes ses incarnations, exerce un si grand attrait.

Pôles d'attraction

Pour les écrivains franco-ontariens d'aujourd'hui, cependant, cet espace est assez limité, puisque les U.S.A. de l'homme en quête de lui-même se réduisent surtout à deux pôles d'attraction : la Californie et New York, un État et une ville.

La ville, il suffit de la voir, même de loin, pour que l'encre se mette à gicler : « New York au loin sort de sa brume / Pour accueillir les avions migrateurs / Assis dans l'air, je plante ma plume / Dans la piste des aventures justes / Pour changer de style et d'envie » (Hédi Bouraoui, **Échosmos**).

Changer de style et d'envie, c'est bien ce que fait Jean Marc Dalpé qui quitte les murs de ses villages et les gens qu'ils protègent pour regarder, écouter, chanter, crier les rues de New York, « the tinsel bitch », qui vit en lui autant qu'en elle-même avec ses putains, ses narcomanes, ses alcooliques, ses vendeurs, ses voitures, ses buildings, ses bruits, sa musique, ses lumières, ses odeurs, « le même vieux American Dream » masculin qu'il fait sien : « Je rejoins New York en moi » (**Et d'ailleurs**).

À ces sensations fortes mais de courte durée, Doug Stewart oppose, dans **La Quête d'Alexandre**, son rêve de vie nouvelle pour lui et pour Rose au bord du Pacifique dont il détaille les merveilles : « Il y a là des vallées fertiles où on peut obtenir plus d'une récolte par année. Le climat y est splendide, les arbres ploient sous les fruits et les fleurs, les oiseaux y nichent en grand nombre ».

Les images d'Éden qu'il entrevoit sont, peut-être parce qu'elles répondent au besoin atavique de l'homme de retrouver le paradis perdu, plus claires et plus précises que le souvenir qu'en a rapporté Jay, le personnage principal du **Chien** de Jean Marc Dalpé, qui, à la dernière question de sa mère lui demandant si c'était beau la Californie, répond : « Pas disable », comme si l'impression que lui avaient faite « les grosses villes pis les gros chars » l'avait laissé à jamais interdit.

Ce qui est simple carence verbale chez lui serait-il aussi impuissance chez nos auteurs qui, incapables d'y situer l'action de leurs œuvres, se contentent d'y faire allusion dans l'espoir sans doute que d'écrire « New York » ou « Californie » suffira pour évoquer la culture américaine?

Séductions culturelles

Et la culture américaine qui séduit l'homme d'ici, c'est avant tout celle de l'image fabriquée, de l'illusion donc que transmettent le cinéma (la Californie) et la télévision (New York).

Du vaste catalogue que produisent le gros et le petit écrans, les auteurs franco-ontariens choisissent souvent, comme héros, des êtres d'une grandeur démesurée qui représentent très bien, aux yeux de leurs personnages, l'instinct grégaire du mâle. Pour Bellefeuille, Dalpé et Marinier, c'est John Wayne, le cow-boy par excellence. Dans **Les Rogers**, nous assistons à une course folle en taxi, à la poursuite d'un inconnu, « deeper into the city, deeper into the dark recesses of urban crime », scène imaginée, inspirée cette fois-ci de films noirs américains.

Pour se défouler, les deux frères de **Quadra**, de Jean-Claude Boult, ont recours, eux, aux superhéros made in U.S.A., comme « Batman, Superman, Spiderman, ou tout autre surhumain emprunté à la télé ».

Ces héros répondent à l'image que les personnages masculins se font d'une certaine perfection physique autant que morale, les muscles et le caractère servant la justice sans que l'intérêt y mette ses pattes sales. Mais cette conception du héros est tellement élevée qu'on renonce parfois à y aspirer, préférant plutôt se modeler sur les victimes plus proches de l'humanité souffrante que des anges glorieux qui les terrassent.

C'est le cas de l'homme invisible de Patrice Desbiens qui a compris très jeune que les beaux rôles ne lui étaient pas destinés :

« L'homme invisible joue aux cowboys et aux indiens dans les rues de Timmins Ontario. Tout le monde sait que les cowboys ne parlent pas français. Audi Murphy ne parle pas français. L'homme invisible est Audi Murphy. Il sait comment mourir. *Hey, you sure know how to die!...* lui dit un de ses amis. L'homme invisible, immédiatement flatté, se fait tirer et meurt souvent. Ce n'est que le commencement... »

L'homme invisible s'ouvre à l'Autre, mais c'est pour se faire détruire par lui. C'est la phase terminale de l'acculturation, celle où le Franco-Ontarien s'identifie aux héros d'une culture qui lui est étrangère par son histoire et par la langue qui la véhicule.

Mais certains auteurs franco-ontariens refusent de mourir aussi béatement/bêtement, et rejettent sans équivoque les valeurs et les mœurs de leurs voisins du sud, allant parfois jusqu'à parier que si les choses vont mal, c'est qu'il y a, chaque fois, « un Américain de mêlé à ça » (**La Vengeance de l'orignal** de Doric Germain). Geste semblable chez Paul-François Sylvestre qui donne, à la dernière ligne d'un roman, le surnom « Le Judas » à son seul personnage américain (**Des œufs frappés...**).

C'est pour cette raison sans doute et pour d'autres plus viscérales encore que Pierre Albert, quand il rencontre un groupe d'Américains revenant de la chasse avec trois panaches d'orignaux, siffle entre ses dents serrées : « j'voudrais les terrer dans l'pavé » (**L'Espace éclaté**).

Même réaction de la part des auteurs féminins de **Strip** qui font dire à Gini, commentant le départ d'une rivale des U.S.A. : « Ça vient ici nous voler nos idées pis c'est deux fois mieux payée parce que ça vient de Los Angeles! &...é Pis qu'elles restent chez eux! » Victime comme tant d'autres d'un phénomène qui la dépasse, Gini repousse l'Américaine comme elle repousse les hommes, et pour les mêmes raisons.

Mais ce rejet apparent ne masque-t-il pas une acceptation profonde de la culture américaine, un désir même, allant jusqu'à l'envie, que Denis Bouchard concrétise dans trois vers tout pleins d'ironie : « Tous les vices, ces Amerlipocketbooks — / sauf que le monde entier rêve d'un confort / à l'américaine » (**Fin de paysage**).

Ce confort est celui dont les continuités les plus populaires répandent l'image que démentent quantité d'écrivains américains qui n'ont pas, à cause des sujets traités et de leur tonalité, perdu de leur attrait auprès de certains auteurs qui se nourrissent de leurs œuvres qu'ils avalent parfois de travers: *Moi, j'ai ben aimé ça*, confesse Patrice Desbiens, au sujet de Kerouac, l'auteur de **On The Road**, *même si je comprenais presque — pas presque rien, mais je perdais des boutes parce qu'il avait une façon d'écrire qui était si... éclectique*. (Liaison, numéro 44).

Il y a aussi Jean Marc Dalpé qui a révélé dans des entrevues qu'il lit Tennessee Williams, Jack London et surtout William Faulkner, peintre tous les trois d'un monde où la passion, l'aventure et la violence se conjuguent.

Fascination ou acculturation

L'imagination franco-ontarienne, comme on peut le voir, est peuplée d'images qui viennent en direct des U.S.A. : « Je suis le speed-freak par excellence, explique un personnage d'André Paiement, un modèle vivant de ce qu'il y a partout en Amérique » (**Et le septième jour...**). En abolissant les frontières et en s'identifiant avec l'Autre, les auteurs et/ou les personnages masculins, fascinés par cette Amérique dont l'idéologie patriarcale permet de donner libre cours à leur instinct grégaire, sont aussi diminués par elle puisqu'ils acceptent sa domination culturelle.

La littérature franco-ontarienne véhicule donc, parfois de plein gré, parfois inconsciemment, des mythes et des symboles d'agressivité américaine, sur lesquels on est en droit de s'interroger. S'agit-il d'archétypes communs aux deux cultures, qui seraient le reflet des mêmes attitudes fondamentales au sujet de la destinée humaine, ou d'un processus d'acculturation qui s'accélère?